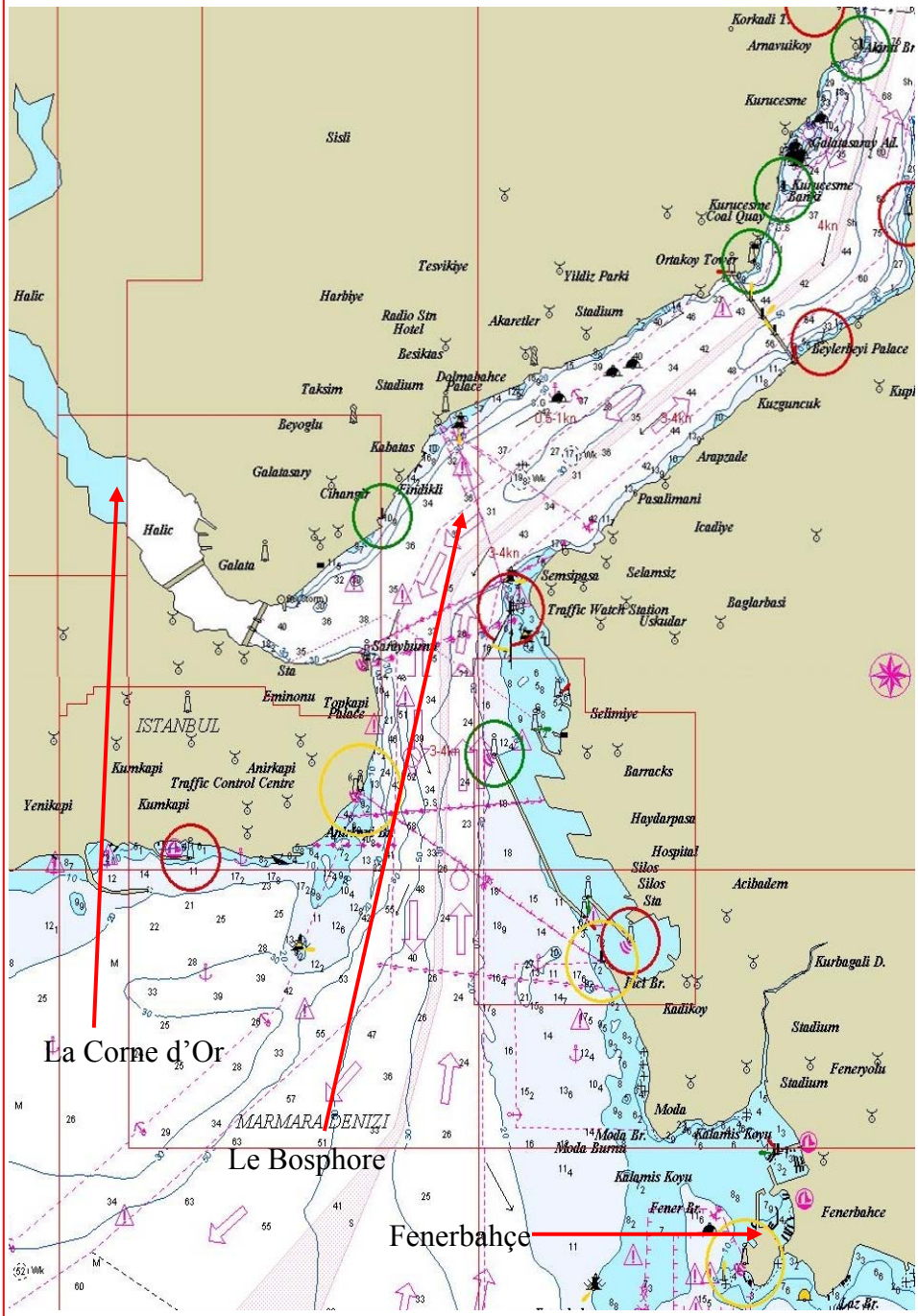
Août 2008: Mer de Marmara - Turquie
Latitude : 40°23,6’ N
Longitude : 028°48,1’ W
Nombre de milles parcourus : 6246’

Aquabul n°25

Sous les pêcheurs du pont de Galata

C’est Byzance !

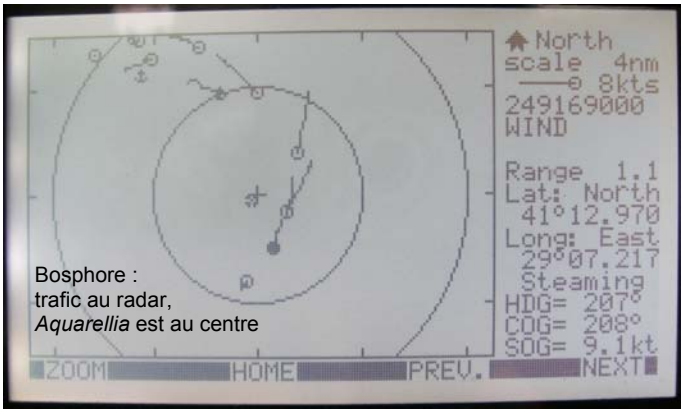
Les souvenirs précieux que nous gardons de la mer de Marmara, de ses ports et de ses berges, de ses îles et de ses habitants, nous préparent à vivre un épisode historique : l’arrivée à Istanbul en voilier, la traversée du Bosphore à bord de notre intrépide *Aquarellia*, fascinée, effarée, en alerte à chaque seconde entre tant d’embarcations de toutes tailles et de toutes allures.
Cargos, pétroliers, porte containers, navires de guerre, chalutiers, ferries, barques de pêche, vedettes, bateaux pilote et autres ro-ro’s défileront à nos bords.



Mais pas si vite petit bateau, modère ton allure et ton équipage. Avant d'atteindre le Bosphore, il faut en atteindre l'embouchure. A la voile ? Oserons-nous ? Nous venons de fuir la gigantesque marina de Mimarsinan qui offrait pourtant un accueil sympathique, une banlieue d'Istanbul paisible, d'énormes quais presque vides laissant une place de choix à notre petit voilier. Mais pourquoi donc tout cet espace libre, à quelques dizaines de milles à peine d'Istanbul. C'est le lendemain que nous comprendrons : le prix de l'amarrage est exorbitant, 62 euros la nuit - car ici, comme souvent dans la majorité des marinas qui s'ouvrent aux étrangers, on parle en euros, pas en YTL (*Yeni Türk Lirasi* = nouvelle livre turque. Six zéros ont été supprimés au 1er janvier 2005, la nouvelle livre turque équivaut donc à un million d'anciennes livres). Bien sûr il y a l'électricité et l'eau au ponton, mais de douches et sanitaires, point. La pâleur de Michel qui suit immédiatement le calcul du prix journalier a dû attendrir le chef de port, il nous accorde une réduction de plus du tiers (!) pour l'amarrage de la nuit passée. Coût : vingt euros. Nous n'en demandons pas plus et quittons aussitôt les lieux. La météo est heureusement favorable et il n'est pas trop tard pour rejoindre la marina de Kadiköy avant la nuit.

Cargos en attente

Aquarellia se retrouve donc louvoyant entre les dizaines, que dis-je, les centaines de cargos ancrés à l'embouchure du Bosphore. Inquiétant que tout ces mastodontes semblant prêts à lever l'ancre et emboucher le détroit à notre poursuite, poussés par leur multitude de chevaux. Ils ont l'air d'attendre, mais quoi donc ? Nous osons cependant continuer notre route - que faire d'autre d'ailleurs ? - tous yeux en éveil, épiant la moindre volute de fumée qui sortirait d'une de ces énormes cheminées flottantes. Nous apprendrons bien plus tard que la circulation dans les rails du Bosphore est réglementée, les cargos montent le matin, descendent l'après-midi, nous voilà (un peu) rassurés.



Bosphore :
trafic au radar,
Aquarellia est au centre

Autour d'Istanbul, deux marinas principales et quelques petits ports de pêche transformés en port d'accueil pour yachts stambouliotes. Nos amis de *Be-bop* sont ancrés à quelques brasses de la jetée extérieure de la marina d'Ataköy. Depuis plusieurs semaines, nous essayons de nous rejoindre, en vain. *Be-Bop* est toujours devant. Cette fois, le voilà sous nos yeux. Mais Jean-Louis a choisi un ancrage pour le moins exposé, nous n'osons pas le rejoindre et passons notre chemin, non sans avoir pris quelques photos depuis notre position privilégiée, qui seront bien vite expédiées à notre ami. La marina d'Ataköy est évitée à tout prix par les voyageurs avertis. Car le prix minimum demandé est une fois de plus outrancier : 63 euros la nuit. Pour un yacht de vingt-cinq mètres, c'est peut-être un prix acceptable, mais pour les navigateurs modestes dans notre genre, la réflexion n'est pas longue. C'est donc à la Setur marina de Kadiköy, sur la berge asiatique, que nous amarrons deux heures plus tard, avec l'aide de trois membres de l'équipe d'accueil qui nous poussent aimablement de la pointe de leurs dinghies pour nous faire pénétrer dans une place de choix.

Marina de Kadiköy
à Fernerbahçe

Car, ne l'ai-je déjà dit, nous avons un fameux problème de moteur depuis notre entrée en mer de Marmara. L'inverseur ne répond plus, ce mécanisme simple qui ressemble à une boîte de vitesse de voiture, qui permet dans les bateaux de faire marche avant, marche arrière, point mort. Nous commençons à nous habituer au problème, pourtant de taille. La première fois que j'ai constaté l'anomalie, c'était au cours d'un ancrage particulièrement difficile, au milieu des posidonies, alors que le vent d'après-midi soufflait agressivement. J'avais beau obtempérer aux ordres « point mort » de Michel, le moteur continuait imperturbablement son ronron de petite vitesse. Quant à la mise en marche arrière, indispensable pour vérifier la tenue de l'ancrage, il était inutile d'y penser, la manette des gaz menaçait la fracture. Je me voyais donc dans l'obligation de conclure à l'impossible plutôt que de rompre l'engin, une étincelle de La Fontaine venant me rappeler le péril du robuste chêne devant le roseau. Les ancrages étaient donc devenus presque impossibles. Les amarrages sont eux aussi devenus critiques mais Michel à la barre est plus audacieux : lorsqu'il faut modifier l'allure, il coupe le moteur, met au point mort, rallume le moteur, met marche arrière, recoupe le moteur, met marche avant, re-recoupe le moteur, ouf ! Point mort. Manœuvre vraiment trop hasardeuse pour moi.

Le mécanicien consulté sur l'île de Marmara était de bonne volonté, il a transpiré, il a couru, il a appelé ses collègues pour modifier quelque pièce, il a passé plusieurs heures la tête enfouie dans l'espace réduit de la « salle » des moteurs, il a dû perdre un litre de sueur, mais toujours avec un gentil sourire, il a dû s'avouer vaincu. Plusieurs engrenages de l'inverseur doivent être changés, c'est à Istanbul que la réparation doit s'effectuer. Voilà donc pourquoi les services de Fenerbahçe viennent bien à point.

Fenerbahçe, la zone technique

L'atelier Volvo Penta fera livrer une pièce depuis la Suède, le mécanicien perdra lui aussi quelques litres de sueur dans la soute à moteur, il donnera comme d'habitude une dizaine de coups de téléphone, une pièce supplémentaire devenue introuvable chez le fournisseur (notre bon vieux moteur a déjà 26 ans) sera confectionnée à l'atelier, les voisins de bateau, d'autres, amis du mécanicien, passeront donner quelques commentaires à bord… et finalement, le moteur tourne rond, la manette des gaz est efficace quoi qu'un peu résistante, mais le mécanicien promet un assouplissement après rodage … à suivre…

Et pendant ce temps, Istanbul ma belle, nous voici.

Tant de choses, belles, surprenantes, banales, secrètes, insolites.
Comment approcher, comment décrire une ville si multiple, tant de fois décrite.
Peut-être par ses contrastes ?

Contraste

Istanbul, c'était Byzance, c'était Constantinople.

Car on ne pénètre pas dans ce joyau sans avoir questionné livres, guides, dépliants, amis, parents. Il faut bien suivre des indices et quelques notes pour comprendre. Histoire, architecture, religion, repères, plans, recommandations, rien ne nous échappe, le carré d'*Aquarellia* se transforme parfois en bureau submergé de carnets aux lignes fluorées et de plans dépliés. Mais comme chaque fois, c'est surtout l'approche lente et le temps qui nous feront apprécier l'âme d'Istanbul et ses multiples facettes.

Istanbul, c'est aujourd'hui une ville tentaculaire plus peuplée que notre petite Belgique. Elle est le principal réceptacle de l'exode rural : de 1950 à nos jours, sa population est passée de 1 à 12 millions d'habitants. Donc, ça fourmille partout, sur les larges esplanades, dans les multitudes de ruelles, dans les marchés, devant les mosquées… Mais les quartiers sont tellement multiples, la ville est tellement étendue qu'on ne s'y sent pas vraiment oppressé, sauf en quelques endroits bien précis. Par rapport à nos capitales, ou même à nos villages européens, le nombre de voitures privées qui circulent est infiniment réduit. Aucun gros camion non plus. Mais quantité de dolmuş, de bus, de fourgonnettes, de charrette à bras, de taxis jaunes.

Istanbul s'étend de part et d'autre du Bosphore long de 32 kilomètres, où s'écoulent avec vigueur les eaux de la mer Noire vers celle de Marmara.

Près des deux tiers de la population occupent la partie européenne, de part et d'autre de la Corne d'Or, un ria long de 7 kilomètres formant un port naturel à l'abri des courants violents du Bosphore.
D'une rive à l'autre, d'un continent à l'autre, nous allons parcourir avec avidité des quartiers bien différents.

La tour de Léandre

La situation de cette construction est originale, elle hésite entre une tour, un phare, voire une bouée qu'on aurait ancrée au milieu du Bosphore, face à la Corne d'Or.
C'est une situation de légendes, voici la plus populaire de celles-ci :
Un jour, un oracle prophétise la mort accidentelle de la fille préférée du Sultan, la princesse Léandre, avant son 18ème anniversaire, par une morsure de serpent vénéneux.
Le Sultan ne s'en laisse pas conter et trouve un moyen de conjurer la funeste prophétie. Pour isoler sa fille de tout danger, il lui fait construire une tour où lui seul ira la voir jusqu'au jour de son dix-huitième anniversaire.
Le jour de la libération arrive enfin. Alors pour fêter sa victoire sur la prophétie et comme cadeau d'anniversaire à sa fille, son père lui offre un somptueux plateau de fruits exotiques, *portakale* (oranges) de Finike, *elma* (pommes) d'Elmalı, *kayısı* (abricots) de Şile, *kiraz*, cerises de Mon Chéri, *Muz* (bananes) de Chiquita, etc… Hélas, un serpent se cachait parmi les fruits et mordit méchamment la princesse qui mourut comme prédit par l'oracle.
Plus récemment cette tour fut le théâtre d'un fait historique fameux : un sous-marin russe muni d'un pétard atomique était échoué sous la tour de Léandre, menaçant Istanbul. Mais Bond (James Bond), agent secret *007* de sa Royale Majesté la Reine d'Angleterre a heureusement pour nous, redressé la situation. Voir le récit complet dans « Le monde ne suffit pas ». M.

Istanbul, ville de contrastes

Amarrages dans le Bosphore : artificiel ou authentique.
Pendant vingt-trois jours, *Aquarellia* trouvera une place de choix au bord des eaux tumultueuses du Bosphore. Pour la première partie du séjour à Istanbul, *Aquarellia* se retrouve serré entre deux voiliers turcs, dans la Setur marina de Fenerbahçe bourrée comme un œuf, un vaste bassin tranquille mais sale. Sur les pontons saturés se côtoient amicalement voiliers et cabiniers. Mais nous n'y croiserons que des autochtones, aucun voilier étranger ne semble oser pousser la quille si loin vers le Bosphore. Ah si, nous avons quand même rencontré *La Mutine*, dont nos amis d'*Iskas* nous avaient parlé. Ils reviennent d'une incursion en mer Noire, côté Ouest, en poussant une pointe jusqu'en Bulgarie. En une soirée, nous aurons le temps d'échanger adresses, tuyaux de navigation, enthousiasme et amitié. Parfois il faut faire vite quand on est sur l'eau, les contacts seront rapides et francs ou n'existeront pas. Souvent nous choisissons la première solution, sans le regretter. Une porte s'entrouvre et reste souvent prête à de nouvelles retrouvailles. Un autre jour, notre voisin turc, obligeant comme ils le sont tous, voyant ma difficulté à descendre sur le ponton depuis la « haute » proue d'*Aquarellia*, se démène pour nous procurer un escalier de fortune, abandonné quelque part sur un autre ponton. Les bateaux de régate vont et viennent autour de nous, beaucoup de mouvements, de départs pour une demi-journée, de familles qui viennent à bord pour une soirée, pique-niquer devant le coucher du soleil. Pour rejoindre la vieille ville d'Istanbul, depuis Fenerbahçe sur la rive asiatique du Bosphore, nous prendrons régulièrement un bus, (juste en face de la marina mais que bizarrement tout le monde ignore, y compris le staff de la marina, ou les tenanciers de boutiques, ou les autochtones interrogés) qui mène à la gare de Kadiköy. De là, des dizaines de ferries par heure traversent le Bosphore pour se rendre en Europe vers les divers quartiers de la vieille ville, ces mêmes ferries qui nous donneront des sueurs froides quand, à bord d'*Aquarellia*, nous monterons ou descendrons le Bosphore bouillonnant.
Au retour de la mer Noire, c'est à Istinye que nous trouverons un amarrage, non sans mal car contrairement à ce que nous avons lu, il n'y a aucune place pour visiteur à Istinye, aucune place libre d'ailleurs. Le port est saturé, et ici c'est le monde de la débrouille. Il y a bien « Marcel » sur le quai, qui a l'œil à tous les déplacements de bateaux et qui se précipite avec ses comparses pour aider à l'amarrage de chacun. Car il y a du mouvement dans le port, pas de place, mais du mouvement. Au milieu du port, deux bouées, sur chacune, 5 bateaux à couple. Le long du quai, des dizaines de bateaux à moteur qui sortiront en fin d'après-midi de leur emplacement, pour y revenir au milieu de la nuit. Mais où vont-ils donc ? Sans doute faire une promenade sur le Bosphore, mais franchement, cela me paraît bien incommode pour une excursion de quelques heures, quand on sait les remous du chenal en permanence et la multitude de lumières terrestres et nautiques aussi abondantes et colorées qu'un feu d'artifice.

Setur Marina à

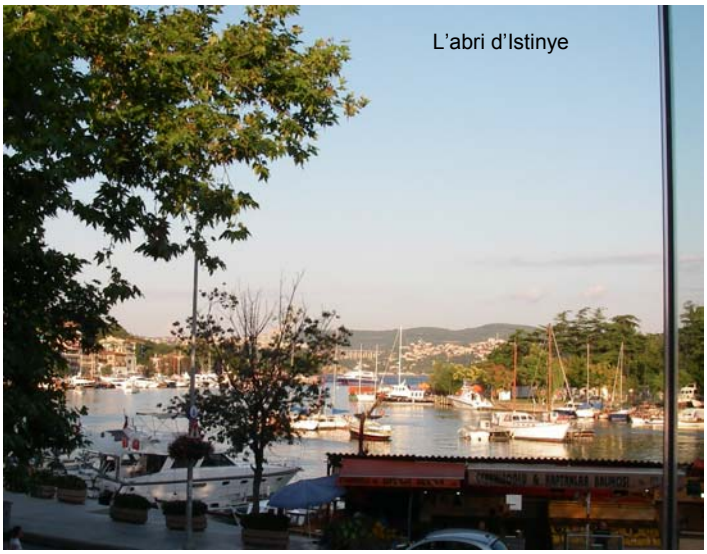
Fenerbahçe

Carrefour sauvage

ou sage sursis

Üsküdar

Istinye



Perspective : Travaux de carénage en vue.

Notre arrivée dans le port est remarquée, nous tournons, désespérés de ne pas trouver un petit trou où enfourner la coque d'*Aquarellia*. Un bateau s'en va justement, il nous propose sa place. Nous essayons de comprendre pour combien de temps ? Iki… Iki (deux) quoi ? Deux minutes, deux jours, deux semaines ? Finalement, ce sera deux heures, il revient, heureusement nous sommes à bord. J'étais allée en éclaireur demander à « Marcel » s'il ne connaissait pas un autre refuge… trouvé ! Nous voici donc pour deux nuits supplémentaires à Istinye. Le retour du propriétaire de la deuxième place est annoncé par téléphone (en Turquie on aime le bref coup de fil plus que partout ailleurs),

« Marcel » parlemente à droite et à gauche, il nous trouve une troisième place. Nous n'en espérions pas tant et projetons de nous amarrer à couple d'une des barges d'entretien du Bosphore pendant quelques jours. La place de choix est large, entre deux énormes bateaux à moteur dont un des propriétaires nous offre le thé. Nous pouvons même profiter de deux pendilles bien difficiles à frapper aux taquets tant elles sont grosses, prévues pour des bateaux du même gabarit que nos deux voisins, mais qui nous maintiennent solidement. *Aquarellia* est donc en sécurité, ce qui ne l'empêche pas de danser. Car les vagues et remous provoqués par les cargos qui défilent à quelques encablures dans le Bosphore secouent inéluctablement toute la flotte du port. Et ça vacille, et ça tangue, et ça cogne, et ça rebondit, et ça bute. Ah oui les nuits sont sabotées, impossible de faire de beaux rêves sans quelques réveils secoués.

Pour rejoindre Istanbul-ville depuis Istinye, rien de plus simple, dolmuş et bus circulent en permanence pour des prix raisonnables. C'est une des choses dont nous raffolons : les transports en commun en Turquie sont pratiques, fréquents, avantageux, ils nous mènent partout. Le plus compliqué est de connaître le nom de notre destination, ensuite, il suffit de se mettre au bord de la route, de lire rapidement les indications à l'avant des bus, et de lever le bras pour l'arrêter, s'il n'a pas déjà klaxonné et ne s'est pas arrêté spontanément à nos côtés.

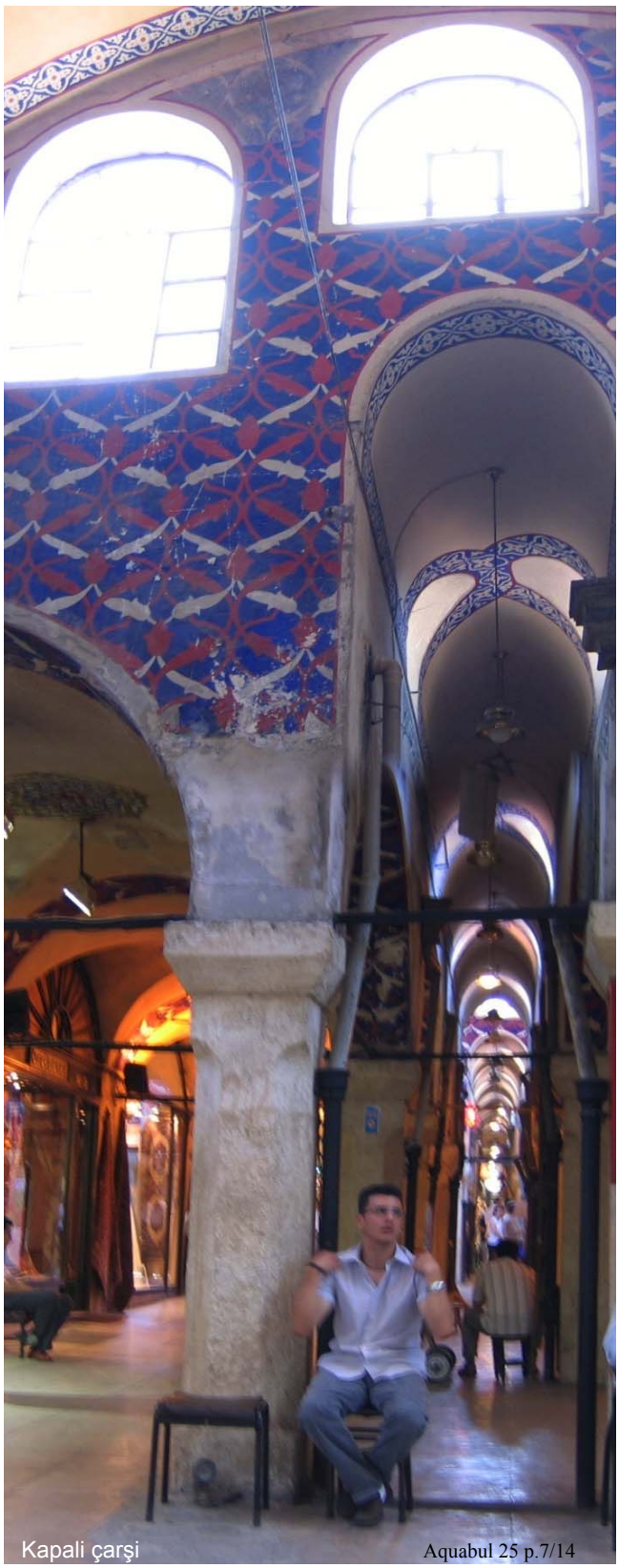
Contraste

Autres contrastes : les mille marchés d'Istanbul.

Il y a le Grand Bazar (Kapali çarşi) et ses alentours, c'est celui qu'on préfère. Avec ses enchères pittoresques, ses arcades colorées ou décrépies, ses 4500(!) boutiques brillantes ou poussiéreuses, ses Hans ou caravansérails ahurissants, bâtis entre le 15e et le 20e siècle. On s'y perd et on s'y sent bien… après le premier coup de frayeur passé. Michel surtout aura quelques appréhensions, entortillé dans cette foule qui grouille, qui s'interpelle, qui trotte, qui sue, entre ces charrettes à bras chargées jusqu'au débordement mais manœuvrées avec adresse, entre les vendeurs de thé et leurs petits plateaux, entre les véhicules ballonnés qui arrivent on ne sait trop comment à se frayer un passage dans ces ruelles étroites. On dirait qu'il ne règne ici que pagaille, confusion, agitation. Et pourtant, chacun à bien l'air de savoir ce qu'il fait et où il va, les touristes étrangers sont relativement rares à s'aventurer au plus profond de ces cavernes d'Ali Baba, personne ne parle anglais, personne ne nous interpelle, c'est un monde à part. On se laisse porter, transporter, ensorceler. Je passerai, je l'avoue, plusieurs heures à fureter dans le Marpuççular Han, celui qui sur huit étages, dans des centaines de boutiques, contient des millions de perles toutes plus belles les unes que les autres.

Michel rêve d'un tremblement de terre

Je croyais avoir fait le tour de ces brillantes petites choses, quand quelque part ailleurs, une autre porte étroite me happe, nouvelle plongée au pays des merveilles… Bon, Michel en a marre, voyons autre chose. Le quartier des quincailliers, le quartier des rubans, le quartier des petites culottes et caleçons, le quartier des *göz* (œil de verre bleu porte-bonheur), le quartier des mannequins de vitrines, le quartier des foulards, le Han de l'électronique, le quartier des bijoutiers, celui des vieux livres ottomans, … fatigués… Nous évitons soigneusement les quartiers des tapis et du cuir, souvent très solliciteurs.


Kapali çarşi

Le Bazar Egyptien ou aux épices, malgré ses références historiques indéniables, ne nous plaît pas. Très touristique, artificiel, des marchands accrocheurs qui nous irritent. Vite, quelques photos et passons à autre chose. Au salı pazarı par exemple, le marché du mardi à Kadiköy. Découvert par hasard, nous saurons plus tard qu'il est un des plus fameux et des plus anciens d'Istanbul, sur la rive asiatique de la mer de Marmara, à vingt minutes à pied de la marina. Gi-gan-tesque. Je n'ai jamais vu tant de fringues, tant de fruits, tant de légumes. Une ville entière transformée en tréteaux, en bâches dressées, en cris accrocheurs, en étoffes suspendues, en pyramides de pommes de terre ou de tomates, en planchers craquant sous une tonne de vêtements légers entremêlés. C'est haut en couleur, c'est ahurissant, c'est pas cher.

Autre lieu, autres mœurs : les centres commerciaux hyper modernes. Ici encore, la démesure. Istinye Park : 5 étages de boutiques pimpantes, un espace déambulatoire large et clair, une coupole centrale colossale, des centaines de fast-food et autres Öszüt (pâtisserie) démocratiques. Vous avez dit Byzance ? Revenons près du centre ville et parcourons les deux kilomètres et demi d'Istiklar Caddesi (ancienne grand-rue de Pera) qui court piétonne vers la place Taksim, avec son allure de boulevard parisien chic. Michel y achètera enfin son livre fétiche de Piri Reis à la librairie Robinson, et nous monterons dans l'arrière boutique obscure et poussiéreuse d'une confiserie (!) pour trouver une carte marine de la mer Noire, mais comment avons-nous fait pour trouver ça, on se le demande encore.

Unique : une rue avec des étalages de mannequins pour étalages

Les ruelles autour de la Tour de Galata et le long des quais, près du pont du même nom sont un autre contraste. Il y a la rue des robinets, la rue des miroirs, la rue des cordages, la rue des plombs de pêche, la rue des pinces et tenailles, la rue des ampoules électriques, le quartier des écrans LCD, des téléphones portables, et des sèche-cheveux, et des talkies-walkies, et…

Oups, indigestion.

Un bol d'air…

Des parcs.

Le parc d'Emirğan, au nord de la ville, sur la rive européenne du Bosphore. Plan d'eau, larges allées ombragées, parfums colorés, au fond, la ville et le Bosphore… mieux qu'une simple respiration. Michel n'hésite pas à donner à ce parc la médaille de bronze, après la médaille d'argent pour l'Exotic Garden de Falmouth en Cornouailles et celle d'or pour le parc de Mount Steward en Ulster.

Un des symboles de la Turquie, la tulipe.

Les faiseurs de pluie

En écrivant ces quelques lignes j'ai une pensée émue, mêlée d'épanchement larmoyant iriséen, pour nos amis du *Lake Distict*, de Zélande, de Fingale, pour la petite sirène de Copenhague et pour mon *manneken pis*, pour nos amis de Brest, de Kinsale et de cette Wallonie inondée.
A vous tous qui avez l'habitude des crues, des bassins d'orage, des autopompes déboucheuses de rigoles et de parasols s'employant comme parapluie ; sachez qu'à Istanbul, tout ici tourne dans l'autre sens.

Voyez par exemple ce quidam qui répand de l'eau de sa bouteille pour fixer dans le sol la poussière devant sa devanture.

Ou encore ces camions pompes qui dans un but identique inondent le pavé public de leurs effluves lacustres.

Et enfin cette merveille de technologie que sont ces parasols sous lesquels sont dissimulés des tuyaux et qui non seulement nous mettent la tête à l'ombre mais l'auréolent d'une bruine bienfaitrice en refroidissant nos cerveaux ardents.

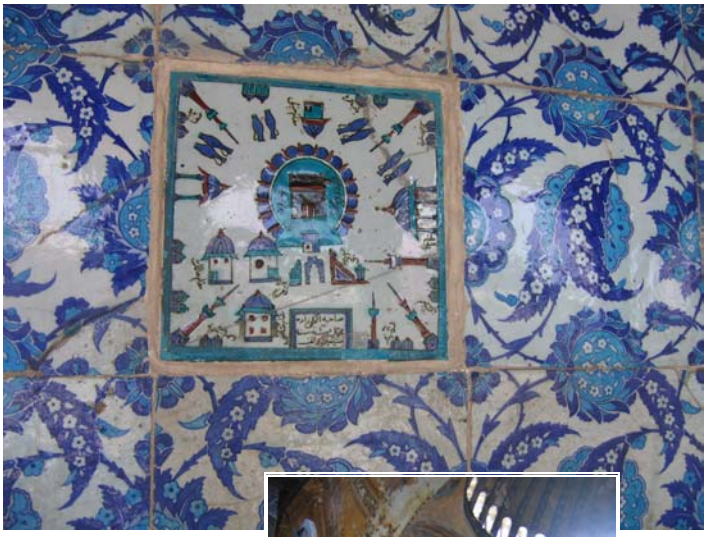
Chapeau bas stambouliotes !

Réflexion.
Dans un premier temps nous nous sentions séduits et pensions à l'exportation lors de notre retour dans le Nord de ces belles inventions sûrement très rémunératrices, il nous y faudra bien vivre, diantre !
L'idée faisant son chemin, lentement sous la chaleur, nous nous sommes rappelés non sans une certaine ondée de nostalgie, les temps grisonnants des cieux délavés des plats pays, les commentaires des messieurs météos promettant quelques averses après les semaines de pluie ; nous nous sommes donc refroidis, rendus à l'évidence, alors soit nous resterons dans le sud, soit il nous faudra trouver autre chose pour survivre dans le nord ! M.

Continuons le parcours malgré les dos rompus, les pieds accablés et les semelles fatiguées par les 108 kilomètres parcourus dans la ville.
Et approchons des mosquées, qui côtoient sans contrainte apparente l'autre monde, celui de la modernité.
Autour des mosquées, c'est toujours un havre de paix, de larges esplanades ou des espaces de verdure dégagés. Depuis bientôt un an que nous traînons nos baskets en Turquie, c'est la première fois que nous osons franchir le portail d'une mosquée. Bien sûr nous avions déjà glissé un œil furtif dans l'entrée obscure de l'un ou l'autre édifice, mais ici, à Istanbul, l'intimité des lieux semble plus accessible, l'intrusion semble plus insignifiante, plus banale. C'est sans doute aussi l'immensité et la plus grande clarté des mosquées d'Istanbul comparées aux petites mosquées de villages qui rend cet accès autorisé. Revêtons donc le voile, enlevons nos chaussures et entrons. Dans les reflets bleutés de la superbe Mosquée d'Ortaköy, comme plantée au bord des eaux tumultueuses du Bosphore, dehors, si on ne réfléchit pas trop, on se croirait à Venise. Sur l'élégant tapis rouge et bleu de la Mosquée de Rütsem Paşa, à quelques pas du Bazar Egyptien. Chef d'œuvre de l'architecture ottomane construit par Sinan (1561), avec de somptueuses faïences d'Iznik.

Nous en retrouvons un peu partout dans les mosquées, mais ici, elles sont vraiment magnifiques. Entre les quatre énormes piliers circulaires soutenant la coupole centrale de la Mosquée Bleue (Sultan Ahmet Camii) qui doit son nom à son fondateur et son surnom aux 20 000 carreaux de faïence bleue d'Iznik. Et il y a encore la mosquée d'Eyüp, très vénérées par une multitude de pèlerins psalmodiant, on se sent ici vraiment en Islam. La Mosquée de Süleymaniye, offerte à Soliman le Magnifique par l'architecte Sinan qui rêvait de surpasser les architectes grecs de la Basilique Ste-Sophie. On dit que les portes en bois incrustées de nacre et d'ivoire sont en parfaite harmonie avec l'espace qu'on parcourt le nez en l'air. Inutile lors de cette visite de risquer le torticolis, les échafaudages et la poussière sont les seuls compagnons des portes de bois. Ce n'est pas la Basilique Ste-Sophie non plus qui nous éblouira, elle est terne, obscure, en rénovation... et pourtant la seule payante. Erigée pour la gloire de la chrétienté, la basilique deviendra mosquée en quelques heures lors de la prise de la ville en 1453. Construite en six ans à peine et inaugurée en 537, c'est une prouesse architecturale restée inégalée pendant mille ans. Je me demande si la restauration entreprise, bien nécessaire, ne risque pas de durer plus de six ans.

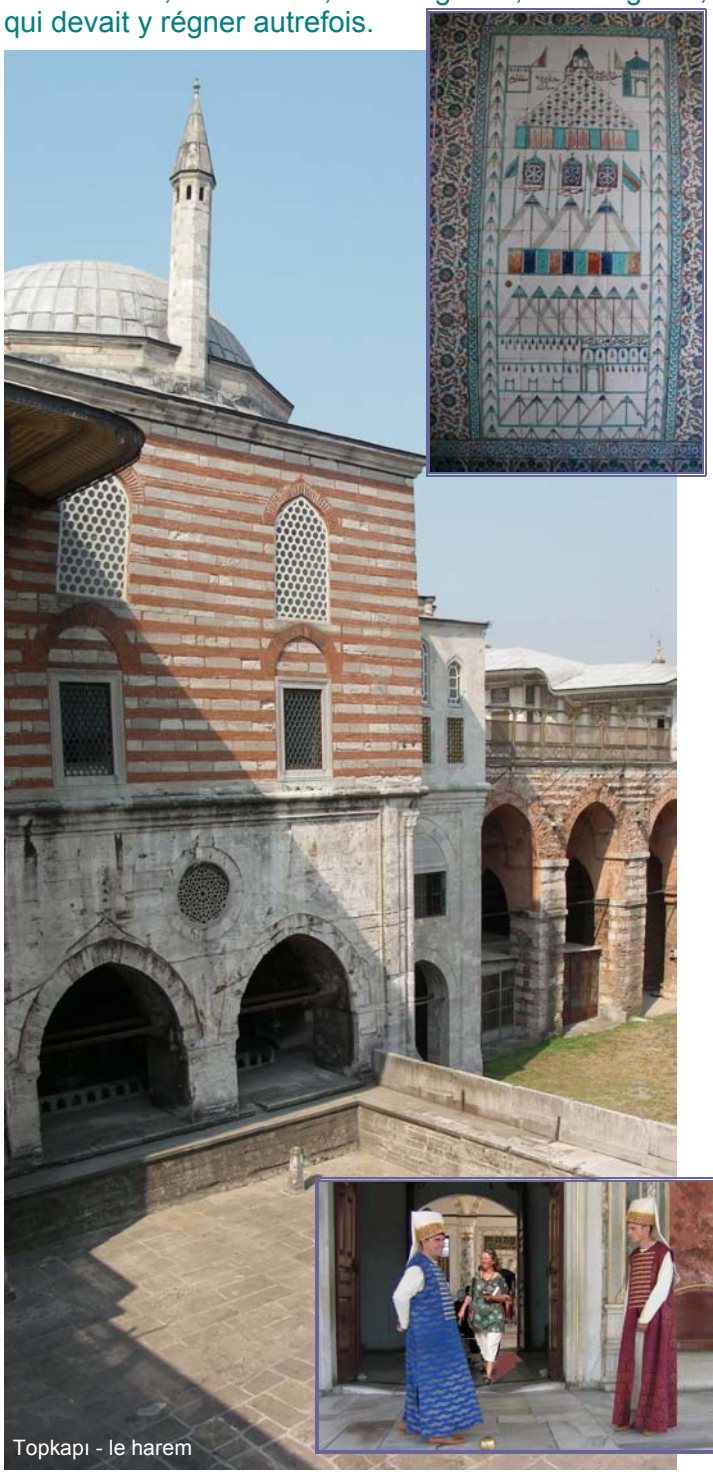
Les pieds dans l'eau : la mosquée d'Ortaköy



Ste Sophie

Topkapı

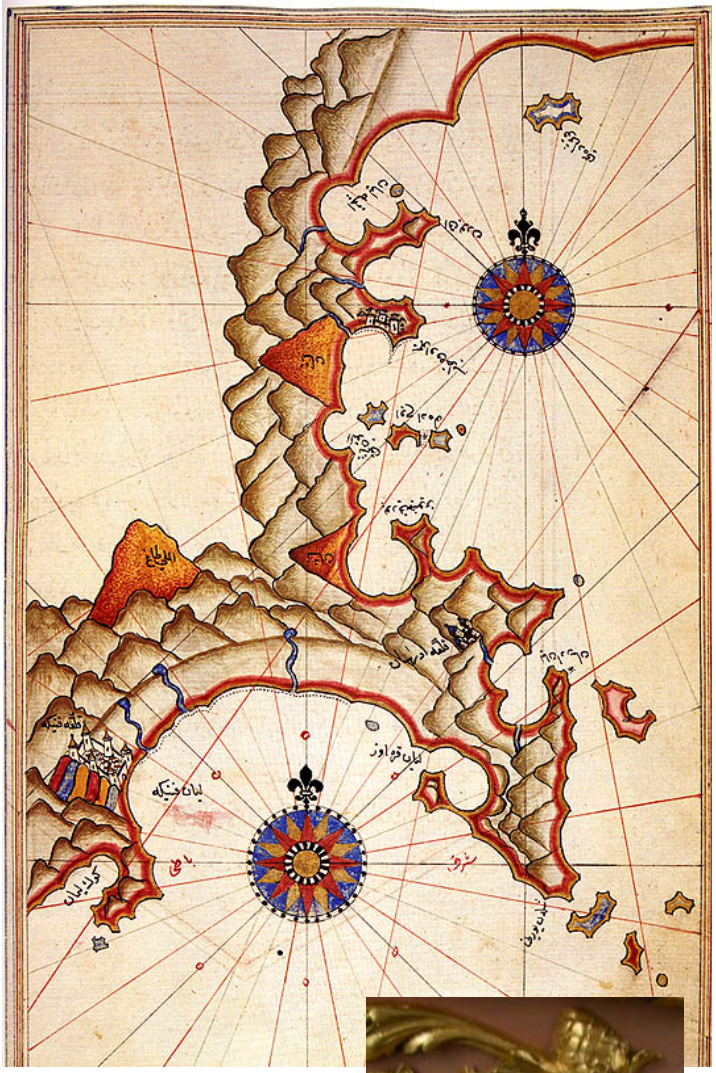
(mettons les points sur les i : il n'y a pas de point sur le i de Topkapı, il faut dont prononcer Topkap**e**, comme dans « d**e**main », et surtout pas Topkap**i** comme dans « tour**i**ste » - vous me suivez ?) Alors poursuivons la visite. Le palais de Topkapı est réellement impressionnant. Dominant la Corne d'Or, le Bosphore et la mer de Marmara, c'était la résidence privée du sultan et de ses proches, depuis 1453 et jusqu'au 19e siècle. Il abritait également le siège du Divan, le principal organe du pouvoir, ainsi que ses diverses institutions liées à la cour. 4000 à 5000 personnes y habitaient. Cours, kiosques, jardins, mosquées, harem, cuisines impériales… Le Palais mérite de s'y perdre. Assis à l'ombre des grands arbres, sur un muret ancestral, nous nous amusons à faire tourner une machine à remonter le temps imaginaire pour reconstituer la vie tumultueuse, ou secrète, ou sanglante, ou intrigante, qui devait y régner autrefois.



Topkapı - le harem

Le Musée nautique

Encore tant d'autres éblouissements, tant d'autres réflexions, en vrac …
Le Musée de la Marine où nous rêvons devant les caïques, ces anciennes embarcations princières de la Corne d'Or qui ressemblent un peu à de gigantesques gondoles, et où Michel « tombera en amour » devant les cartes marines de Piri Reis, ce navigateur, cartographe, pirate, dont quelques cartes originales sont précieusement encadrées entre diverses maquettes anciennes.



Carte du cap Adrasan et de la côte de Finike datant de +/- 1520.

Ancien type de ferry et sa décoration

Jannik s'échappe du harem

Le Musée d'art Moderne que nous visiterons un jeudi, jour de visite gratuite. Sur les berges du Bosphore, il n'est pas facile à trouver dans un ancien entrepôt réaménagé. Le musée ouvert en 2005 propose un aperçu de l'art moderne et contemporain exclusivement turc. Une intéressante approche thématique dans chaque salle lumineuse.

La tour de Galata

A l'ombre de la Tour de Galata, majestueuse, massive, dominante, Michel aime s'arrêter pour déguster une crème glacée avant de continuer l'errance dans le quartier en étage, en proie à une agitation frénétique. Les minuscules boutiques d'instruments de musique y sont particulièrement vieillottes mais très fréquentées par des musiciens de tous âges.

Le feu d'artifice qui crépite chaque soir à quelques pas de notre bateau. Parfois il pétarade au crépuscule à peine tombant, parfois ses feux nous réveillent deux fois en pleine nuit, et nous nous levons, car même s'il dure à peine cinq minutes, il nous replonge à chaque fois dans notre âme d'enfant. Mais que commémore-t-il ? Qui le regarde d'autre que nous ?

Le Festival de Jazz a lieu en ce moment à Istanbul. Nous finissons par trouver quelques informations dans le très poussiéreux et très caché office du tourisme. Les prix sont exorbitants, comment font donc les Stambouliotes pour se payer ces spectacles ?

Le long des quais de Fenerbahçe, c'est le fief de la jeunesse BCBG stambouliote. Ils arrivent dans leur 4X4 ou leur coupé sport, musique tonitruante. Ils se garent comme ils peuvent, le plus près possible du café branché où ils vont fumer le narghilé, d'un air faussement décontracté. Pas question de faire un faux pas, quelle conséquence peut avoir le regard des autres ?

Contraste

Une remontée de la Corne d'Or en ferry, vers Eyüp. Entre industries et entrepôts, chantiers navals et jardin terne. Un nom qui fait rêver s'est fait sombrer par la réalité.

Les ponts. Suspendus sur le Bosphore, ils ne sont que deux à relier deux continents. Sans eux, un automobiliste devrait contourner toute la mer Noire, ou prendre le bac. Inauguré en 1973, le pont du Bosphore, haut de 64 mètres (ouf, on passe dessous), est le premier pont au monde à relier deux continents.

Le suivant, le pont de Mehmet le Conquérant construit par les Japonais en 1991 se trouve paraît-il à l'endroit exact où le roi de Perse Darius traversa le détroit sur un pont flottant, il y a 2500 ans. Sur ces ponts-là, que des voitures. Sur les ponts qui enjambent la Corne d'Or, des voitures, mais surtout des pêcheurs, des centaines de pêcheurs coude à coude, qui n'ont pas l'air de s'emmêler les fils, qui n'ont pas l'air non plus de transformer la corne d'Or en corne d'abondance, mais bon, ils sont tellement nombreux et tous les jours présents, les petits poissons doivent se méfier, depuis le temps.

Déception, le Tekke des Derviches Tourneurs ferme son grillage pour deux mois au moment où nous nous préparons à y pénétrer. Nous assisterons ailleurs à une représentation folklorique : danses, chants, musique ancienne, incluant vingt minutes de tournis par des Derviches postiches. Mieux que rien pour se donner une idée de l'équilibre à atteindre et de la puissance que peuvent donner la musique et la danse.

Déception aussi par la recherche infructueuse de galeries d'art. Encore une fois, ce ne sont ni les offices du tourisme ni les brochures du style « *what's on* » qui nous viendront en aide. Pas d'artistes stambouliotes dans la rue, nous restons sur notre faim.

Et pas question non plus d'interroger d'autres étrangers curieux qui comme nous seraient à la recherche de galeries d'art. Les étrangers semblent se cantonner aux alentours de la Basilique Ste-Sophie. Ailleurs, on n'entend que très rarement parler anglais, ou français, ou allemand… Etrange. Ne serions-nous que quelques farfelus à explorer la ville aux mille facettes ?

Le détroit du Bosphore

Il commence où, pour se terminer où, ce fameux Bosphore ? Les avis sont partagés. Trente-deux kilomètres. Qui donc a un jour donné les points de départ et d'arrivée du fameux couloir ? Sa largeur varie entre cinq cents mètres et trois kilomètres et permet aux navires marchands d'échanger les richesses de l'Orient, de la Russie, de la Méditerranée. Il faut croire qu'elles sont nombreuses ces richesses, car le couloir, partagé en deux pour les bateaux montants et descendants, n'est jamais désert. Le couloir des bateaux montants est occupé le matin, jusqu'à 14 ou 15 heures. C'est pendant ces heures-là que nous étions le plus secoués dans le petit port d'Istinye, car le déploiement des chevaux moteurs, les bateaux-pilotes, les bateaux-pompes et les remorqueurs qui accompagnent les cargos transportant du gaz ou des produits toxiques, déplacent des vagues qui viennent heurter les quilles de tous les bateaux amarrés au port. Ce partage du trafic est intéressant car il ne nous oblige pas à avoir un œil de mouche ou de caméléon et à regarder partout à la fois. Il nous laisse aussi plus d'espace pour louvoyer, pour emprunter les courants et les angles les plus favorables.

La remontée du Bosphore vers la mer Noire est pénible pour notre petit voilier. Le courant est fort, nous l'avions lu, nous l'avions observé à l'approche des ferries que nous empruntions pour la traversée, mais nous peinons plus que prévu. A certains endroits, le courant, aidé par le vent du nord-est permanent, déploie quatre nœuds, contre nous. Le moteur d'*Aquarellia*, pour ne pas chauffer à l'excès, peut tenir une allure de cinq nœuds. Cinq moins quatre égale un ! Même si ce courant contre ne se retrouve que sur quelques milles, il ralentit la moyenne ! Nous essayons de louvoyer, de longer les berges de très près pour trouver un contre-courant qui nous aiderait, lui. Mais de s'en approcher si près, à quelques brasses, nous donne quelques sueurs froides, surtout quand un ferry démarre juste avant notre passage.

Après vous …

Moyenne de navigation : 19 milles, en 5 heures pour la montée, moteur tournant à 1700 tours, en 3h30 pour le retour, moteur au ralenti, pointes à 8 nœuds. On s'en est bien sortis finalement. Pour descendre, on aurait bien coupé le moteur et sorti une petite voile, mais l'exercice est interdit, il serait bien entendu insensé de n'être manoeuvrant qu'à la voile dans cet étroit chenal encombré.
Et de toute manière, les berges sont jolies, ce serait dommage de ne pas en profiter pour les détailler, et les photographier.

Faiseurs de vagues

Reflet-preuve du passage d'*Aquarellia* dans le Bosphore

Retour rapide, Ortaköy par le travers

Forteresse de Rumeli Hisarı construite en 3 mois
et le deuxième pont

Montée du Bosphore

Le premier pont construit en 1973

Voici les *yalı*, luxueuses résidences en bois des 18e et 19e siècles, les deux gigantesques ponts suspendus, notre reflet dans les vitres d'une résidence moderne, les façades des Palais et autres mosquées du bord de l'eau, les tours et murs d'enceinte des forteresses courant à flanc de colline, le verdoyant parc d'Emirğan que nous avons vu de haut, de l'autre côté du miroir, un large zone militaire préservée et verte, légèrement vallonnée, peu attirante, …et puis la mer Noire. Noire ?